

Gérard Deledalle

POUR LIRE LA THEORIE DES SIGNES DE CHARLES S. PEIRCE¹

II. La triadicit  du signe

Peirce appelle "sémiotique" ce qu'en France, à la suite de Saussure, on appelle "sémiologie". En bonne morale terminologique, la sémiotique est la théorie peircienne des signes et la sémiologie la théorie saussurienne des signes. Nous nous en tiendrons à cette distinction². Comme Saussure et à l'inverse de certains sémiologues contemporains qui la restreignent à l'étude des signes non-linguistiques, Peirce englobe dans l'objet de la sémiotique les signes linguistiques et les signes non-linguistiques. "Sachez, écrit-il à Lady Welby, que depuis le jour où, à l'âge de douze ou treize ans, je ramassai dans la chambre de mon frère a n  un exemplaire de la *Logique* de Whately , il n'a plus jamais été en mon pouvoir d'étudier quoi que ce fût - mathématiques, morale, métaphysique, gravitation, thermodynamique, phonétique, économie, histoire des sciences, whist, hommes et femmes, vin, métrologie, si ce n'est comme étude de sémiotique"³.

Si, pour Saussure, la sémiologie fait "partie de la psychologie sociale, et par conséquent de la psychologie générale" (Cours, p. 33), la sémiotique est, selon Peirce, un autre nom de la logique: "la doctrine quasi-nécessaire ou formelle des signes" (2.227). Précisons, pour éviter tout malentendu, que ce qui est ici en question est la place qu'occupe la théorie des signes parmi les autres "sciences". Quand nous disions que la théorie des catégories explique la théorie des signes chez Peirce, il s'agissait de tout autre chose, du système ou contexte explicatif de référence. Bien que Saussure fasse de la psychologie le lieu et le point de référence de la sémiologie, il n'en faut que distinguer avec plus de soin la sémiologie comme science psychologique de la philosophie psychologique des associationnistes qui lui sert à exprimer sa théorie des signes. Que cette philosophie soit implicite ne change rien à l'affaire, sauf peut-être que Saussure, se rendant compte de la nécessité d'un moyen d'expression autre que sémiologique pour dire les signes, se vit contraint de faire de la linguistique qui en fait partie ("la langue est un fait sémiologique", Cours, p. 112) "le patron général de la sémiologie" (Cours, p. 101). Il faut dire, à la décharge de Saussure, qu'il a pleinement conscience, d'une part, qu'une analyse psycho-sociale du signe conduit à "négliger les caractères qui n'appartiennent qu'aux systèmes sémiologiques en général et à

la langue en particulier" (Cours, p. 34) et, d'autre part, que "le problème linguistique est avant tout sémiologique" (Ibid.) "Il est probable, dit G. Mounin, que si Saussure avait vécu, sa théorie du signe eût été le point de départ et d'organisation de toute sa doctrine"⁴.

Les préoccupations psychologiques de beaucoup de sémiologues nous semblent être la pierre d'achoppement de l'élaboration d'une saine doctrine sémiologique (cf. 5.485). Une analyse "logique" des signes, à la manière de Peirce, aurait au moins le mérite de sérier les problèmes et, ce faisant, de clarifier la situation. C'est ainsi que reviendraient de droit aux psycho-sociologues les problèmes de la communication et de la signification sociale des signes humains linguistiques et non-linguistiques - tous les mythes et toutes les modes.

"La sémiologie, écrit E. Buysens, peut se définir comme l'étude des procédés de communication, c'est-à-dire des moyens utilisés pour influencer autrui et reconnus comme tels par celui qu'on veut influencer"⁵. Mounin fait de l'"intention de communiquer" le critère du "message sémiologique"⁶, critère qui permet à Prieto, à partir des analyses de Buysens, de distinguer l'indice du signal. L'indice est "un fait immédiatement perceptible qui nous fait connaître quelque chose à propos d'autre chose qui ne l'est pas"⁷. Le signal peut être défini "comme un indice artificiel, c'est-à-dire comme un fait qui fournira une indication et qui a été expressément produit pour cela"⁸. Mais comment distinguer pratiquement le signal de l'indice si le critère est psychique - et de quel droit cette distinction ressortirait-elle à une théorie du signe?

Peirce voit bien une différence entre un signe artificiel et un signe naturel, mais il ne lui fait pas délimiter deux classes pour la raison que leur distinction n'est pas fondée sur des traits logiques différents. Au contraire, on peut dans la même classe logique des indices rencontrer un indice naturel comme le symptôme d'une maladie et un signe artificiel ou signal comme la montée du mercure dans un thermomètre (5.473).

Peirce accorde certes une place à l'intention dans sa théorie, mais l'intention n'intervient que dans la relation triadique dont elle est un trait distinctif qui l'oppose à la relation "automatique" qui est dyadique (5.473). Encore est-elle de l'ordre de la tiercéité dégénérée (1.538).

L'idée d'indice forme la catégorie des signes de secondéité et, à ce titre, "communique des informations" (2.313). Bien qu'il y ait des signes, comme les icônes, qui ne peuvent pas d'eux-mêmes communiquer d'information (2.314),

par "signe" Peirce entend "tout ce qui communique une notion définie d'un objet de quelque façon que ce soit" (1.540). La sémiotique de Peirce est donc une sémiologie de la communication. Il va sans dire qu'elle traite de la signification. Le signe est porteur de signification en des sens divers, selon qu'il est icône, indice ou symbole. Mais parce que la sémiotique peircienne est logique, elle n'analyse pas des situations sémiques concrètes pour en dire les significations et les intentions. "Les éléments de tout concept entrent dans la pensée logique à la porte de la perception et sortent à la porte de l'action préméditée" (5.212).

Qu'est-ce qu'un signe? "Un signe ou *representamen* est quelque chose qui tient lieu pour quelqu'un de quelque chose sous quelque rapport ou à quelque titre. Il s'adresse à quelqu'un, c'est-à-dire crée dans l'esprit de cette personne un signe équivalent ou peut-être un signe plus développé. Ce signe qu'il crée, je l'appelle l'*interprétant* du premier signe. Ce signe tient lieu de quelque chose: de son *objet*. Il tient lieu de cet objet, non sous tous rapports, mais par référence à une sorte d'idée que j'ai appelée le *fondement* du *representamen*" (2.228).

Du fait que le *representamen* est lié à trois choses: le fondement, l'objet et l'interprétant, il délimite trois champs de recherche: la grammaire spéculative ou pure qui a "pour tâche de découvrir ce qui doit être vrai du *representamen* utilisé par toute intelligence scientifique pour qu'elle puisse recevoir une signification"; la logique proprement dite qui est "la science formelle des conditions de la vérité des représentations"; et la rhétorique pure qui dégage les lois grâce auxquelles "un signe donne naissance à un autre et en particulier une pensée produit une autre pensée" (2.229). Ces trois domaines ne sont pas nouveaux en soi; ils recourent ce qu'on appelait au Moyen Age la logique mineure et la logique majeure. Mais l'économie générale en est bouleversée: la nouvelle théorie des signes en est la base et non plus la métaphysique d'Aristote; et la nouvelle logique mathématique et la nouvelle logique de la recherche ou de l'enquête scientifique ont pris la place de la logique aristotélicienne. Ces trois domaines constituent donc maintenant la logique des signes ou sémiotique au sens peircien. La grammaire spéculative est plus proprement la science des signes - ce que nous appellerons la dimension ou le niveau syntactique du signe - parce que c'est à elle qu'il incombe de définir, d'analyser et de classer les signes ou *representaments*; la logique proprement dite traite de la relation qu'entretiennent les signes avec leurs objets, autrement dit de leur vérité et par conséquent principalement de la déduction, de l'induction et de ce que Peirce appelle

l'abduction; la rhétorique pure "traite des conditions formelles de la force des symboles" (1.559), de ce que nous appellerons la dimension ou le niveau pragmatique du signe.

Peirce n'emploie pas indifféremment le mot "signe" et le mot "representamen". Le signe est "tout ce qui communique une notion définie d'un objet", le representamen est tout ce à quoi l'analyse s'applique quand on veut découvrir ce qu'est essentiellement le signe (1.540). Le mot "signe" est donc générique et tout ce qui communique une information au sujet d'un objet est un signe, encore faut-il que cet objet soit connu par ailleurs, car il n'appartient pas au signe de "faire connaître ni reconnaître l'objet" (2.231). Un premier rapprochement entre Peirce et Saussure s'impose: le signe ne met pas en relation un nom et une chose. L'objet du signe est, pour tous les deux, un "incorporel", de quelque manière qu'on définisse cet "incorporel". "Tout signe est mis pour un objet indépendant de lui-même; mais il ne peut être un signe de cet objet que dans la mesure où cet objet a lui-même la nature d'un signe, de la pensée. Car le signe n'affecte pas l'objet, mais en est affecté, de sorte que l'objet doit être capable de communiquer la pensée: c'est-à-dire doit avoir la nature de la pensée ou d'un signe" (1.538). Il doit y avoir un objet sans quoi aucune information ne serait communicable (2.231), mais que cet objet corresponde ou non à quelque chose de réel est hors question.

Ce n'est pas en tout cas du ressort de la grammaire spéculative (1.284). "Le mot signe sera (en conséquence) employé pour dénoter un objet perceptible ou seulement imaginable ou même unimaginable" (2.230): cette machine à écrire, un centaure ou un mot comme "le mot anglais *fast*, par exemple, qui est un signe, mais n'est pas imaginable puisque ce n'est pas ce mot lui-même qui peut être couché sur le papier ou prononcé" et qu'il est à la fois identique à lui-même et signifie diversement: "vite", "fixe", "jeûne" (2.230).

"Un *representamen* est le sujet d'une relation triadique avec un second appelé son *objet*, pour un troisième appelé son *interprétant*, cette relation triadique étant telle que le *representamen* détermine son interprétant à entretenir la même relation triadique avec le même objet pour quelque interprétant" (1.541). La relation instituée par le signe est triadique. C'est là une caractéristique essentielle de la théorie sémiotique de Peirce. On voit mal d'ailleurs comment une théorie sémiologique pourrait échapper à cette nécessité logique. Que la théorie saussurienne soit dyadique est un fait. Cela s'explique autant par les circonstances historiques de son apparition que par le "tempérament dichotomique" de Saussure, si l'on en croit Marcel Cohen qui

pense avec raison que ce dichotomisme n'est "nullement nécessaire à l'étude de la linguistique"⁹. On pourrait certes opposer au "tempérament dichotomique" de Saussure le "tempérament trichotomique" de Peirce. Mais les faits et la logique militent en faveur d'une conception triadique du signe. La relation saussurienne signifiant-signifié est apparue très vite comme insuffisante pour décrire les faits linguistiques. Il ne suffirait pas cependant de subdiviser le signifié en signifié proprement dit ou concept et réalité non-linguistique pour, en corrigeant le flou de la relation dyadique saussurienne, faire de la théorie de Saussure une théorie triadique. Ce serait en outre aller à l'encontre de la pensée de Saussure qui, nous venons de le voir, se refusait à juste titre à faire du signe la relation d'un nom et d'une chose. La relation qu'exprime le signe est *logiquement* triadique et ne peut pas être autre chose. D'une part, une triade est inanalysable en dyades, comme nous l'avons montré. L'idée même de combinaison implique celle de tiercéité, car une combinaison est quelque chose qui est ce qu'elle est par les parties qu'elle met en relation" (1.363). D'autre part, les relations conceptuelles dyadiques seraient inexplicables "si nous ne tenions pas compte des relations triadiques qui, généralement, les sous-tendent" (3.608). Ainsi pour prendre un exemple que Peirce développe longuement, une proposition copulative n'est qu'apparemment dyadique. Bien que la proposition copulative ait même "plus évidemment un sujet et un prédicat", elle "prédique la relation authentiquement triadique de la *tricoexistence*: "P et Q et R coexistent" (2.318).

Le troisième terme indispensable est l'*interprétant* dont Peirce dit qu'il est le "signifié propre" du signe, résultat ou effet au sens scientifique (5.473, 475). A l'origine de ce concept, il y a une lecture critique d'un texte de Kant où il est dit que "le jugement est la comparaison d'une chose avec quelque marque (ou attribut)"¹⁰. Par "comparaison", il faut entendre que dans tout jugement une idée est subsumée sous une autre. Par suite, toute comparaison, en plus de ce à quoi elle renvoie et que Peirce appelle "relat", d'un fondement et d'un corrélat, requiert "une représentation médiatrice qui représente le relat comme représentation du même corrélat que cette représentation médiatrice elle-même représente. On peut appeler cette représentation médiatrice un *interprétant* parce qu'elle remplit la fonction d'un interprète qui dit qu'un étranger dit la même chose que lui" (1.553). Sans interprétant, la comparaison - dans le sens où comparer est subsumer - du relat et du corrélat est impossible.

Mais l'interprétant n'est pas un interprète. Ce n'est pas le sujet qui parle. C'est un contresens grave qu'ont commis certains commentateurs de Peirce et, parmi eux, celui qui tenta de faire de la sémiotique une science: Charles Morris. L'échec partiel de son entreprise est dû à ce contresens, car la substitution de l'interprète à l'interprétant entraîne la réduction de la relation triadique peircienne à des groupes de relations dyadiques: le sémantique devient la relation des signes à ce à quoi ils s'appliquent, le syntactique la relation des signes entre eux, le pragmatique la relation des signes avec leurs interprètes¹¹. Et cette réduction lui fait adopter des positions absurdes ou à tout le moins différentes de celles de Peirce dans chacun de ces domaines. Cela importerait peu évidemment si Morris n'entendait pas systématiser la théorie peircienne des signes, mais ce n'est pas le cas. En sémantique, par exemple, la "phrase-chose" qui est l'appellation que donne Morris à l'énoncé qui renvoie à une chose, sert à "designer toute phrase dont le designatum ne comporte pas de signes"¹². Or la doctrine constante de Peirce, comme le fait remarquer Dewey, est que le signe renvoie à un signe.¹³ Comment dans ce cas le designatum pourrait-il ne pas être un signe? On comprend qu'un sémiologue comme Mounin ait pu se dire déçu, encore est-il heureux qu'il soupçonne que Morris ait pu déformer la pensée de Peirce¹⁴.

On peut lire dans Peirce deux "descriptions logiques" différentes de l'interprétant. Dans l'une, l'interprétant d'un signe est un autre signe, dans l'autre l'interprétant d'un signe est une habitude. Elles ressortissent à deux des trois champs de recherche que distinguait Peirce: celui de la grammaire spéculative et celui de la rhétorique pure que l'on retrouve chez les sémioticiens américains, Morris et Carnap en particulier, dans la distinction du syntactique et du pragmatique.

L'interprétant syntactique est un signe renvoyant à son tour à un signe interprétant "et ainsi de suite *ad infinitum*" (2.303, cf. 1.339). Si la série des interprétants s'arrêtait, le signe deviendrait par là même imparfait. "Il n'y a donc aucune exception à la loi suivant laquelle toute pensée-signe est traduite ou interprétée dans une pensée-signe subséquente, sauf le cas où toute pensée s'abîmerait d'une manière abrupte et définitive dans la mort" (5.284).

On a reproché à cette conception de l'interprétant d'impliquer une régression à l'infini et donc l'impossibilité totale pour un signe de signifier - et même de signifier dans le temps. "Que, puisque pensée il y a, il doit y avoir eu une pensée à son analogue, écrit Peirce, dans le fait que, puisque temps passé il y a, il doit y avoir eu une série indéfinie de temps.

Dire donc que la pensée ne peut pas se produire en un instant, mais requiert un temps, n'est qu'une autre façon de dire que toute pensée doit être interprétée dans une autre ou que toute pensée est dans des signes" (5.253). Ce qu'en réalité Peirce veut dire est qu'un signe doit pouvoir toujours renvoyer à un signe. Il s'agit d'une possibilité abstraite ou, si l'on veut, d'un critère permettant de distinguer ce qui est signe de ce qui ne l'est pas. Si l'interprétant était un événement réel qui puisse s'être jamais produit, "il y aurait un autre événement réel liant l'interprétant à un de ses interprétants dont la même chose serait vraie; et il y aurait donc une série indéfinie d'événements qui auraient pu réellement se produire, ce qui est absurde". Le même raisonnement vaudrait si l'interprétant était un objet individuel défini. "La relation doit en conséquence consister en un *pouvoir* du représentant de déterminer quelque interprétant à être un représentant du même objet" (1.542). On rapprochera ce que Peirce dit ici du signe de la linéarité du signe saussurien. "Suivant notre second principe qu'il n'y a pas d'intuition ou de connaissance qui ne soit déterminée par des connaissances antérieures, écrit ailleurs Peirce, il suit que l'apparition d'une nouvelle expérience n'est jamais une affaire instantanée, mais est un *événement* occupant du temps et venant à passer par un processus continu" (5.284).

Syntactiquement, il serait absurde d'exiger la réalisation complète de toutes les séries d'événements interprétants pour interpréter un signe; pragmatiquement, l'événement réalise d'une manière continue cette interprétation dans le temps. Le signe interprétant n'est pas absolument identique au signe qui le produit; il peut être un signe "équivalent" ou "plus développé" (2.228); il peut être aussi ce signe plutôt que tel autre - mais ce choix ne se fait pas au hasard. La chaîne des signes a une trame. Le pouvoir de décision revient à l'interprétant ultime qui lui-même n'est pas un signe - puisqu'il est ultime et ne renvoie pas à une autre signe - et qui ne se situe pas à la fin des temps, mais dans le temps et en continuité avec lui, à l'interprétant logique final: l'habitude.

Peirce a développé sa théorie de l'interprétant logique après 1906. Il est alors en quête d'une terminologie plus rigoureuse. Il multiplie les classifications des interprétants sur le modèle trichotomique des catégories. Dans l'une, il distingue l'interprétant *immédiat* qui est "l'interprétant tel qu'il est révélé dans la compréhension correcte du signe lui-même et est ordinairement appelé la *signification* du signe", l'interprétant *dynamique* qui est "l'effet réel" du signe et l'interprétant *final* qui renvoie à la manière dont le signe tend à se représenter lui-même comme étant en relation avec son objet",

mais dont il n'a encore, dit-il lui-même, qu'une conception "quelque peu nébuleuse" (4.536). Dans une autre classification, Peirce distingue l'interprétant *émotionnel* qui implique au moins un sentiment de reconnaissance, l'interprétant *énergétique* qui requiert un effort physique ou mental et l'interprétant *logique* qui est une habitude (5.475-476). La conception de ces interprétants est liée aux catégories auxquelles chaque interprétant renvoie, l'interprétant immédiat et l'interprétant émotionnel à la priméité, l'interprétant énergétique à la secondéité, l'interprétant final et l'interprétant logique à la tiercéité.

Dans la deuxième classification, la conception de l'interprétant logique qui est l'interprétant final de la première classification n'a plus rien de nébuleux. L'interprétant logique final est l'habitude. Peirce en fournit la démonstration logique. L'interprétant logique doit être général, conditionnel (5.482-483) et ultime (5.491). Etant posé que l'interprétant logique doit être "général dans ses possibilités de référence", quelles sont les "catégories de faits mentaux" qui ont une référence générale? Peirce en trouve quatre: les conceptions, les désirs, y compris les espoirs, les craintes, etc., les expectatives et les habitudes. On n'explique pas l'interprétant logique en disant que c'est un concept, on le sait déjà. La même objection vaut pour les désirs et les expectatives, car ces derniers tiennent leur généralité du concept auquel ils s'attachent. Les désirs sont à exclure pour une autre raison encore: l'interprétant logique est un effet - effet de l'interprétant énergétique, lui-même effet de l'interprétant émotionnel; - or le désir est "la cause, non l'effet, de l'effort". Quant aux expectatives, la conditionnalité leur fait défaut. On pourrait s'y tromper, car l'expectative paraît conditionnelle. Ce n'est pas elle cependant qui est conditionnelle, mais le "jugement énonçant qu'à certaines conditions une expectative serait possible" (5.586). Si l'on s'entêtait néanmoins comme James (cf. 5.494) à proposer le concept comme interprétant logique, on concéderait certes qu'il est suffisamment général et conditionnel pour cela, mais qu'il n'est pas ultime: "je ne nie pas, dit Peirce, qu'un concept, une proposition ou un argument puisse être un interprétant logique". Et chacun d'eux peut l'être syntactiquement. "J'insiste, seulement, poursuit Peirce, sur le fait qu'il ne peut pas être l'interprétant logique final pour la raison qu'il est lui-même un signe de cette sorte de signe précisément qui a lui-même un interprétant logique" (5.491). "L'habitude formée délibérément par analyse d'elle-même - parce que formée à l'aide des exercices qui la nourrissent - est la définition vivante, l'interprétant logique véritable et final" (5.491).

Peirce parle parfois comme si l'interprétant était la signification du signe (4.536). A strictement parler, cependant, un interprétant, même immédiat, ne peut pas être la signification d'un signe. Comme l'a fort bien montré Murray G. Murphey, l'interprétant d'un signe est "un second signe qui est déterminé par le signe primitif à renvoyer au même objet auquel le signe primitif renvoie et qui traduit la signification du signe primitif"¹⁵. Ce que dit Peirce, en effet, est que le signe est "un véhicule qui communique à l'esprit quelque chose de l'extérieur. Ce pour quoi il est mis est appelé son *objet*; ce qu'il communique sa *signification*; et l'idée à laquelle il donne naissance, son interprétant" (1.339). La relation du signe, de l'interprétant et de la signification est donc inversée. Un signe a une signification qui ne peut être saisie que par le moyen de la signification d'un autre signe qui est le signe interprétant. Ce dernier a une signification comme le signe primitif, mais l'on ne saisit la signification du signe primitif que parce que l'on saisit la signification du signe interprétant. La série infinie des interprétants dont nous avons dit qu'elle était une possibilité abstraite ne constituait donc pas de toute manière un obstacle, puisque la signification se situe en dehors de la série. La signification est liée à l'action du signe, non au signe en tant que tel. Or le signe peut conduire à des actions de types différents. Ce peut être une action concrète particulière déterminée accidentelle ou une action obéissant à une règle. Dans ce dernier cas, la règle est la signification de l'interprétant logique ultime, de l'habitude. "Le critère pragmatique, écrit Justus Buchler qui cite Peirce, soutient que prédiquer un terme d'un objet "équivalait à déclarer que si cet objet ... est soumis à une certaine opération ... il s'ensuivra un résultat répondant à une description générale donnée" (5.483). La référence aux propriétés sensibles qu'implique l'interprétant logique est par conséquent, comme le dit fort bien Buchler, "une référence à une *opération* déterminée conduisant à un *résultat sensible* déterminé" et "tout énoncé qui contient un prédicat significatif n'est rien moins qu'une sorte de *règle*"¹⁶ que Peirce appelle "précepte" ou "symbole" (2.230).

A condition de préciser que la signification, qui est un "concept général", requiert le support d'un signe, fût-il interprétant, il est légitime de dire que la signification est l'"effet signifié du signe" (5.475) et donc que la signification est l'interprétant du signe. Si l'on met l'accent sur l'*action* du signe, la relation du signe avec son interprétant ou effet signifié se présente ainsi: l'action du signe s'exerce soit dans le monde de la pensée - soit dans le monde extérieur. Dans celui-ci, il est signe et porteur de sens;

dans celui-là symbole et porteur de signification: c'est l'univers des symboles-significations, pour employer l'expression de Dewey¹⁷. Là se joue le jeu déductif des significations dont le point de départ est une signification conjecturale que des phénomènes qui font problème suggèrent, et le point d'arrivée une signification hypothétique à mettre à l'épreuve comme solution possible du problème (5.480-481). Tout ceci ressortit à ce que Peirce appelle la logique proprement dite qui traite de la déduction, de l'induction et de l'abduction. Peirce oppose l'idée d'abduction à l'idée d'induction; cette dernière infère l'existence de phénomènes comme nous en avons observé dans des cas qui sont similaires, la première "suppose quelque chose d'un genre différent de ce que nous avons observé et fréquemment quelque chose qu'il nous serait impossible d'observer directement" (2.640). Le jeu des symboles-significations n'est donc pas purement mental ou syntactique, il est également pragmatique. Et l'on voit que ce n'est pas parce qu'il est pragmatique qu'il n'est pas mental; tout au contraire c'est parce qu'il est pragmatique qu'il est d'abord mental ou syntactique. Quand après déduction le choix s'est arrêté sur une hypothèse, le choix est senti comme convenant au problème (interprétant émotionnel), il demande à être mis en oeuvre (interprétant énergétique) dans un acte ou une expérience que l'hypothèse décrit et que l'habitude réalise (interprétant logique ultime - ultime dans un contexte donné, s'entend).

Les deux niveaux syntactique et pragmatique du signe n'affectent pas l'unité ou l'identité du signe. Le signe est au carrefour des deux univers de la pensée et de l'action, de la tiercéité et de la secondéité. Appliquée à l'objet du signe, cette constatation lève bien des ambiguïtés. Il est vrai que "l'objet immédiat d'un symbole ne peut être qu'un symbole" (2.293 note 1) et par "symbole" Peirce entend ici le signe linguistique, bien que tout signe linguistique ne soit pas un symbole (2.297). Mais il est également vrai que "le signe ne peut que représenter l'objet et en dire quelque chose. Il ne peut ni faire connaître ni reconnaître l'objet; car c'est ce que veut dire objet d'un signe, à savoir ce dont la connaissance est présumée pour pouvoir communiquer des informations supplémentaires le concernant" (2.231). Peirce résume sa position dans le texte suivant: "Il y a deux façons pour un symbole d'avoir une chose existentielle réelle pour objet réel. Premièrement, la chose peut s'y conformer, soit accidentellement soit par le fait que le symbole a la vertu d'une habitude croissante, et deuxièmement, par le symbole qui comprend un indice comme partie de lui-même. Mais l'objet immédiat d'un symbole ne peut être qu'un symbole, et s'il a par

nature un autre genre d'objet, ce doit être par une série infinie" (2.293 note 1).

Par la manière dont nous avons traité jusqu'ici du signe, dans sa plus grande généralité, c'est forcément du signe intellectuel, comme l'appelle Peirce, du signe linguistique de Saussure que nous avons parlé. On notera ici une divergence de terminologie: pour Peirce, le signe intellectuel ou symbole est artificiel comme le signe linguistique de Saussure, alors que pour Saussure le symbole implique "un rudiment de lien naturel entre le signifiant et le signifié" (Cours, p. 101). Jakobson a fait remarquer que Saussure a varié sur ce point et qu'à un moment du développement de sa pensée, le symbole était ce qu'il est pour Peirce, une règle d'interprétation¹⁸. Comme le symbole, l'indice renvoie à une classification du signe que nous n'avons pas encore examinée, pour la raison justement que le signe est pris ici en son statut de concept comme tiercéité. Dans ce cas, le troisième comporte un deuxième et un premier. Mais ce deuxième est dégénéré puisqu'il est général, alors qu'un deuxième authentique est particulier ou existentiel. Il redeviendra lui-même quand nous le considérerons dans sa relation au seul objet, sans interprétant, sans point de vue troisième, comme indice. De même avons-nous parlé de l'objet immédiat du symbole, mais l'objet d'un signe varie selon que ce signe est premier, second ou troisième. Le premier est "l'objet comme le signe lui-même le représente", le second est un "objet efficient, mais non immédiatement présent" (8.343). Celui-ci correspondrait à l'objet de l'indice de Prieto. Le troisième est un symbole. Le premier est immédiat, le deuxième dynamique (8.343).

Les termes "immédiat" et "dynamique" appliqués à l'interprétant aussi bien qu'à l'objet n'impliquent aucune identité de l'interprétant et de l'objet. L'interprétant n'est pas l'objet du signe. Cela, sans quoi la théorie peircienne ne serait pas triadique, se tire non seulement de la description que nous avons donnée de l'interprétant, mais du fait que l'interprétant logique ultime est l'habitude et que l'interprétant d'un signe est la signification de cet interprétant. De ce que l'interprétant logique ultime d'un signe est l'habitude, il ressort évidemment que l'interprétant ne peut pas être l'objet du signe auquel l'habitude donne un sens conforme à l'objet. De même le signe ne peut-il pas avoir sa propre signification pour objet. "L'objet d'un signe est une chose; sa signification en est une autre. Son objet est la chose ou l'occasion, aussi indéfinie soit-elle, à laquelle on va l'appliquer. Sa signification est l'idée qu'il attache à cet objet, que ce soit par simple supposition, décision ou affirmation" (5.6).

Le signe comme premier enfin peut être analysé lui aussi d'un point de vue syntactique ou pragmatique. Il n'en reste pas moins général. En lui-même, puisqu'il ne s'identifie pas lui non plus à la chose signifiée, il doit avoir des caractères qui lui appartiennent en propre. Ce sont "les qualités matérielles du signe". Pragmatiquement, le signe doit pouvoir renvoyer à un autre signe du même objet ou à l'objet lui-même. Ce lien physique réel direct ou indirect d'un signe avec son objet, Peirce l'appelle la "*pure application démonstrative* du signe". Syntactiquement, le signe a une "fonction représentative" qui ne réside ni dans sa matérialité, ni dans sa pure application pratique, mais dans sa relation "*avec une pensée*" (5.287).

Peut-être pouvons-nous nous aventurer maintenant à illustrer le jeu logique des concepts en relation dans la théorie triadique du signe peircien. Supposons qu'on nous dise un mot hors contexte, le mot "grenade", par exemple. Le mot "grenade" a une signification. Je le sais bien, mais il est évident que je ne sais pas laquelle. Je ne pourrai le savoir que si le signe "grenade" renvoie à un autre signe qui en sera l'interprétant: "ville", "fruit" ou "arme". Mettons que le signe interprétant qui me vient à l'esprit soit le mot "ville", parce que je reviens d'Espagne ou que je discute d'art hispano-mauresque avec un ami ou pour toute autre raison. Ce mot a une signification dont je puis me contenter pour comprendre la signification de "grenade". A remarquer que le mot a été prononcé. S'il avait été écrit, la minuscule eût réduit le nombre des signes interprétants possibles et éliminé justement celui que nous avons retenu. Mais les interprétants de "Grenade" ne s'arrête pas là dans l'ordre syntactique: Espagne, Péninsule Ibérique, Europe, Méditerranée, occupation arabe, Islam, architecture, le Généralife, l'Alhambra, jardin, lion, etc., etc. Toutefois je ne suis pas obligé de parcourir tous ces interprétants pour décider de la signification du signe primitif matérialisé dans les sons "grenade".

On voit qu'il eût été tout à fait insuffisant de dire que le signe requiert un interprète, car cela, qui va en quelque sorte de soi, ne nous dit pas quelle sera l'interprétation. L'interprète est au mieux le lieu des interprétants. Pour faire encore plus belle la part à jeter à Cerbère, rien n'empêche de concéder qu'une métaphysique spiritualiste, voire personnaliste, soit compatible avec cette position, car le statut de la personne ou la question de sa nature, si l'on veut, n'est pas engagé dans la théorie des signes en tant que telle. Mais en tant que tel l'interprète n'y joue qu'un rôle de support de signes. Précisons encore. Dans une perspective diachronique, on admettra que la signification des mots change et donc que de nouveaux

interprétants apparaissent. Mais il est clair que ces changements ne sont jamais le résultat d'une décision arbitraire d'un individu. La nouvelle conception de la relativité introduite par Einstein se situe dans le contexte d'une lutte d'interprétants dont le maintien ou le remplacement était subordonné au triomphe de l'expérimentation des uns comme hypothèses explicatives sur d'autres comme expression d'habitudes mentales. L'idée d'interprétant elle-même ne fut possible que parce que la redéfinition kantienne du jugement et la découverte par les logiciens mathématiciens de la logique triadique permirent de donner une nouvelle signification à la théorie médiévale de la suppléance¹⁹ et, en l'occurrence, de conférer le statut d'interprétants significatifs, c'est-à-dire porteurs de significations, à ce qu'on considérait auparavant comme de simples signifiés. L'expérimentation des hypothèses et les habitudes mentales sont l'expression des deux formes que revêt la relation signe-action: la première grosse d'habitudes mentales, la seconde lourde d'expériences et d'expérimentations. John Dewey a montré comment de nouveaux interprétants et de nouvelles significations se greffent sur les signes quand des conditions nouvelles le permettent: la signification du signe "bois" a changé "quand on découvrit que l'on pouvait utiliser la pulpe de bois pour faire du papier, si on la soumettait à des opérations par lesquelles elle entrait dans de nouvelles conditions d'interaction"²⁰. L'interprétant "papier" est venu s'ajouter à la longue liste des interprétants possibles de "bois" et la signification du signe "papier" a enrichi la signification du signe "bois" - le poète dût-il prendre en aversion les livres: "Un livre, c'est la mort d'un arbre", dira Saint-John Perse.

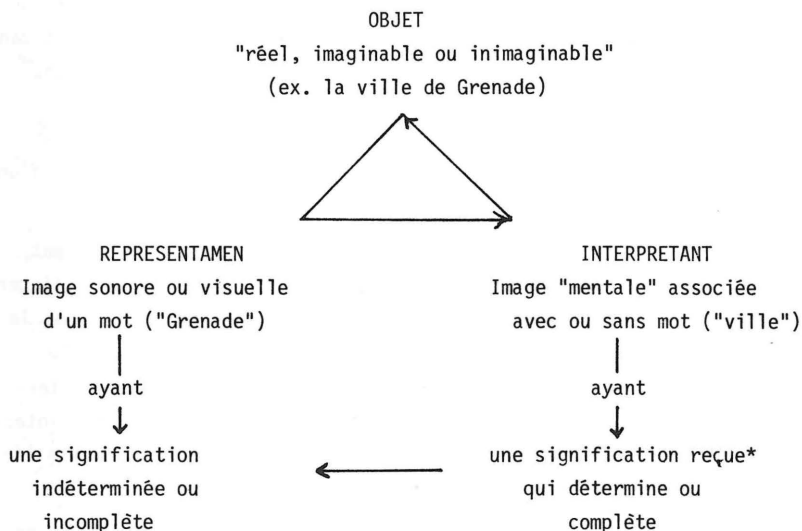
Sur le plan synchronique ou situationnel, des remarques identiques peuvent être faites. Que l'on parle devant diverses personnes d'une grenade, l'interprétant variera de l'une à l'autre selon son métier ou ses préoccupations: le soldat pensera "arme", la ménagère "fruit"²¹... L'expérience individuelle jouera son rôle: combien de gens ne voient-ils pas une image ou signe interprétant d'ananas, quand ils entendent ou lisent le mot "grenade", signe interprétant immédiat où se conjuguent la manque d'expérience directe et la similitude de forme quadrillée d'une grenade défensive et d'un ananas?

L'objet existe bien et le signe en tient lieu, mais il est en deçà ou au delà de la relation interprétative. On en pourra parler sagement sans en avoir l'expérience. Il pourra même ne pas correspondre à la réalité comme cette grenade-ananas. Il pourra être, dit Peirce, "réel, imaginable ou inimaginable" (2.230), ou tout ce que l'on veut, mais l'interprétant auquel le signe renvoie n'est pas l'objet. Le signe dit quelque chose de l'objet, rien de l'interprétant.

"Grenade" dit quelque chose de ce qui porte ce nom, il ne dit rien du signe interprétant "ville". C'est tout au contraire parce qu'il renvoie au signe interprétant "ville" que "Grenade" peut dire quelque chose de cette ville d'Espagne qui porte ce nom et qu'il ne pourra pas me faire connaître si je ne la connais pas déjà.

C'est pourquoi enfin sans signe interprétant, il n'y a pas de signe. Le tout jeune enfant ou le primitif voit très bien les taches colorées que je lui montre et par lesquelles l'artiste - peintre ou mosaïste - a représenté dans le plan une grenade; il voit le signe iconiquement, dirons-nous, mais il ne l'interprète pas, parce que lui fait défaut le signe interprétant de la représentation mentale qui lui permettrait de donner à ces signes la signification de "grenade".

La relation sémiotique est donc bien une relation triadique que l'on schématisera, pour résumer tout ce que nous avons dit, dans le diagramme suivant.



N.B. Le signe interprétant renvoie lui-même syntactiquement à un signe interprétant en une série infinie d'interprétants qu'interrompt pragmatiquement et provisoirement, selon les situations existentielles, l'interprétant logique ultime: l'habitude. La signification reçue (*) apparaît pour beaucoup de concepts (scientifiques, en particulier) à la suite d'une confrontation de symboles-significations dont elle découle littéralement, puisque le jeu des symboles-significations est déductif.

Habitude, image, représentation, voire association, autant de termes dont les implications psychologiques sont évidentes et qui nous ont servi à décrire cette relation sémiotique dont nous avons dit qu'elle était logique et non psychologique en l'opposant à celle de Saussure. Que l'homme et les signes appartiennent à deux mondes, nous l'avons reconnu: de la conscience et de l'action la distinction du syntactique et du pragmatique dérive. Il n'est pas question de revenir là-dessus, encore que tout cela aurait besoin d'être nuancé, car le psychologique évacué, le logique s'ouvre sur les trois univers du sentiment, de l'existence et de la pensée qui correspondent aux trois dimensions syntactique, sémantique et pragmatique du signe. La différence entre la méthode de Saussure et celle de Peirce et qui fait que l'une est psychologique et l'autre logique est que, pour Peirce à l'inverse de Saussure, ce ne sont pas les faits psychologiques qui ont conduit à la description des faits sémiotiques, mais l'analyse logique qui a permis à Peirce de dégager les relations logiquement nécessaires pour décrire les faits sémiotiques dont il a constaté ensuite qu'ils reposent sur des faits psychologiques. Les rapprochements que, nonobstant les divergences de méthode et de principe conducteur ou plutôt à cause d'elles, nous avons eu déjà l'occasion de signaler, en particulier la nature incorporelle des signes, ses caractères d'artificialité et de linéarité témoignent autant en faveur de la finesse intuitive de l'un que de la rigueur logique de l'autre.

Références:

- (1) *La première partie de cette étude a paru dans Semiosis 6.*
- (2) *Pour une comparaison de Peirce et Saussure, voir nos deux articles "Peirce ou Saussure", Semiosis 1, pp. 7-13, et "Saussure et Peirce" Semiosis 2, pp. 18-24.*
- (3) *Letters to Lady Welby, p. 32*
- (4) *G. Mounin, Saussure, Seghers, 1968, p. 50.*
- (5) *E. Buyssens, La communication et l'articulation linguistique, Paris, P.U.F., 1967, p. 11.*
- (6) *G. Mounin, Clefs pour la linguistique, Paris, Seghers, 1968, p. 37.*

- (7) L.J. Prieto, *Sémiologie*, in *Langage*, Encyclopédie de la Pleiade, Paris, Gallimard, 1968, p. 95.
- (8) L.J. Prieto, *Messages et signaux*, Paris, P.U.F., 1966, p. 15 en note.
- (9) M. Cohen, *Linguistique et idéalisme in Recherches internationales à la lumière du marxisme*, Ed. de la Nouvelle Critique, mai-juin 1958, cité par G. Mounin, *Saussure*, op.cit., p. 38.
- (10) Kant, *Werke*, II, p. 51, cité par M.G. Murphey, *The Development of Peirce's Philosophy*, Harvard University Press, 1961, p. 80.
- (11) Ch. Morris, *Foundations of the Theory of Signs*, Chicago, "International Encyclopedia of Unified Science", 1938, pp.6-7. Malgré une critique sévère de Dewey in *Peirce's Theory of Signs, Thought, and Meaning*, *The Journal of Philosophy*, 14 février 1946, Morris resta sur ses positions; *Signs, Language and Behavior*, New York, Prentice-Hall, 1946, est un développement de l'ouvrage de 1938.
- (12) Ch. Morris, *Foundations ...*, p. 15
- (13) J. Dewey, art.cit., p. 89.
- (14) G. Mounin, *Introduction à la sémiologie*, Paris, Ed. de Minuit, 1970, p. 66.
- (15) M.G. Murphey, op.cit., p. 313.
- (16) J. Buchler, *Charles Peirce's Empiricism*, Londres, Kegan Paul, Trench, Trubner & Co., 1939, pp. 114-115.
- (17) J. Dewey, *Logique*, trad. fr., P.U.F., 1967, p. 112 et sq.
- (18) Roman Jakobson, *A la recherche de l'essence du langage*, *Problèmes du langage*, Paris, Gallimard, 1966, p. 24.
- (19) Cf. M.G. Murphey, op.cit., p. 84.
- (20) J. Dewey, *Logique*, op.cit., p. 402
- (21) Cf. G. Deledalle, *Reflexions sur la suppléance, la signification et la démocratie*, *Revue philosophique de Louvain*, août 1955.

SUMMARY

The second paper in the series is devoted to a brief comparison of Peirce's and Saussure's theory of signs and to the definition of each of the three "things" to which a sign must be related in order to be a sign: its representamen, its object and its interpretant. The last concept is dealt with more thoroughly to settle some questions about its nature: is it another name for the *interpreter* of a sign, for the *meaning* of a sign? If it is a sign proper, a distinction must be introduced between its syntactical definition and its pragmatical definition to enable the interpretant to be itself a sign which requires an interpretant to be a sign (syntactical definition) and to signify in a given semiosis (pragmatical definition).

SEMIOSIS 9

Internationale Zeitschrift für
Semiotik und Ästhetik.

3. Jahrgang, Heft 1, 1978

INHALT

Hans Michael Stiebing: <i>Ansatz zu einer allgemeinen Zeichengrammatik</i>	5
Gerd Jansen: <i>Die trichotomische Bestimmung kommunizierbarer Handlungen</i>	17
Gérard Deledalle: <i>Pour lire la théorie des signes de Charles S. Peirce, II</i>	29
Manfred Schmalriede: <i>Semiotische Analyse einer Fotosequenz</i>	45
Max Bense: <i>Der semiotische und metaphysische Formalismus des kreativen Prinzips</i>	50
<i>Kunst, Verhalten und Semiotik. Bemerkungen zu August Nitschkes "Kunst und Verhalten" (Udo Bayer)</i>	61
Brigitte Mühlen-Achs' <i>"Filmsprache und Wirklichkeit" (Jarmila Hoensch)</i>	68
<i>Semiotisches Forum in Hamburg (H.M. Stiebing)</i>	70
<i>Semiotik-Tagung in Suzette</i>	70